

TAHAR BEN JELLOUN

de l'Académie Goncourt

L'ABLATION

récit

nrf

GALLIMARD

TAHAR BEN JELLOUN

de l'Académie Goncourt

L'ABLATION

récit

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard*, 2014.

PROLOGUE

Témoins vigilants, observateurs attentifs, il arrive parfois que les romanciers se voient confier des vies pour qu'ils les racontent dans leurs livres. Ils font alors fonction d'écrivains publics. C'est ce qui m'est arrivé il y a deux ans lorsqu'un ami, chercheur en mathématiques, m'a demandé d'écrire son histoire. J'ai hésité au début, j'ai proposé de l'aider, mais il disait que seul il ne saurait jamais faire.

Je l'ai écouté des heures, je l'ai accompagné dans ses pérégrinations hospitalières et j'ai découvert un monde passionnant, empli d'une matière riche et féconde pour l'écriture. Je suis devenu ami avec le professeur d'urologie qui le suivait, qui m'a, à son tour, encouragé à raconter l'histoire de ce patient. Selon lui, elle rendrait service à beaucoup de gens, et pas uniquement aux hommes qui subissent l'ablation de la prostate, mais aussi à leur entourage, leur femme, leurs enfants, leurs amis, qui ne savent comment réagir.

Je me suis vite trouvé dans une situation délicate : fallait-il, comme me le demandait mon ami, tout raconter, tout décrire, tout révéler ? Après réflexion, j'ai choisi de ne rien laisser de côté, d'entrer dans sa tête et me mettre dans sa peau. Un jour,

relisant avec lui les premières pages que j'avais écrites, il m'a confié soudain l'étendue de sa douleur physique et psychologique, sa détresse et ses doutes. Là non plus, je n'ai pas voulu biaiser.

Durant ces mois passés avec lui, j'ai été bouleversé, j'ai eu des moments de peur et même de panique. Je me suis mis à consulter à mon tour et à encourager mes autres amis à le faire eux aussi.

Tout en imaginant certaines scènes, en les réinventant ou en les adaptant au rythme du récit, par moments, je ne savais plus si je traduisais ses fantasmes ou les miens. Je me suis pris au jeu et j'ai trahi la mission de l'écrivain public qui doit s'en tenir à la plus stricte objectivité. Nous en avons parlé et il m'a dit que c'était bien cela qu'il voulait.

Changé

Depuis que je ne baise plus, je me sens plus libre et j'aime de plus en plus les femmes. Je les aime mieux et plus qu'avant parce que le sentiment de liberté me donne des ailes, de l'humour et de la légèreté. Je les trouve belles, spirituelles, certaines plus merveilleuses que d'autres. J'en suis fou. Je pense à elles tout le temps et ne comprends pas pourquoi elles ne sont pas plus sensibles à ma disponibilité. Pourtant, si elles savaient, si elles pouvaient imaginer que je suis capable de les aimer comme on aime dans une histoire romantique, ou dans un bon mélo. Ah, si elles devinaient ce que je suis prêt à faire pour les célébrer, les honorer, leur donner du plaisir, des orgasmes fabuleux que j'irais chercher loin, au fond de leur âme, dans les plis de leur inconscient. Fini l'égoïsme masculin, fini les petits trucs pour ne pas perdre la face. Je n'ai plus de face. C'est bien commode. Je me dévoue entièrement à elles. Je sais comment combler leur désir, comment le marier à toutes les audaces, à la folie. J'ai un don maintenant : je perce, je dévoile,

je découvre et je comprends ce qui se cache derrière les apparences que les femmes exposent par peur, par timidité ou par hypocrisie.

Mon instinct me mène vers vous, ô femmes que j'aime et que j'attends avec patience, impatience, avec joie, folie, obsession. Chaque rencontre avec vous est un feu d'artifice qui m'aveugle, me donne ivresse et légèreté. Je vole, je chante (mal mais je m'améliore), je ris, je danse, je cours et je reviens vers vous les bras ouverts. Champagne dans les coupes et dans l'air, dans la musique et dans les fleurs. Tout est champagne, tout est lumière. Tout pétille à la moindre étincelle. Plus besoin de tomber dans un sommeil profond pour rêver. Il me suffit de tendre la main vers vous. Les draps en soie ne sont plus nécessaires. L'amour n'a pas besoin de décor. Ou alors un décor grandiose comme ceux qu'Alexandre Trauner fabriquait pour des films de légende.

Depuis que je ne fais plus l'amour, je me contente de mes souvenirs. Je suis plein de souvenirs. Dès qu'on me touche, ils surgissent de partout, comme des impacts sur une cible se démultipliant à l'infini. Ils se bousculent dans ma tête, dans mon sang, dans mes paroles. Je suis un hangar à souvenirs. Il suffit que je me baisse pour ramasser de quoi passer la journée et surtout la nuit, car je suis insomniaque. Mes nuits sont blanches et inutiles. Mon insomnie ne me sert à

rien, ni à lire ni à regarder un film ou écouter de la musique, ni à résoudre les énigmes de la science. Je ne suis pas un artiste, mais j'écris des poèmes que je ne montre pas et que je ne publierai jamais. Des poèmes où j'ose et dis tout, puis que je cache dans un tiroir secret. Le jour, je suis chercheur en mathématiques, passionné par cette matière, même si j'en déplore la sécheresse et parfois l'aspect hermétique ou absurde. J'ai toujours été attiré par cette discipline. Une véritable galaxie où je me réfugie même si j'y suis guetté par la folie. J'ai peur de finir ma vie dans un asile. Quelqu'un m'a dit un jour que les mathématiques et la poésie se ressemblaient. Elles obéissent à la même rigueur. Dans une formule, si l'on déplace une virgule on chamboule tout; il en est de même en poésie, le mot doit être à sa place exacte, même si ce n'est pas sa place habituelle.

Mon insomnie est méchante. La nuit, tout m'énerve. Tout m'exaspère. Je bute contre le temps. Je marche sur la tête, je parle tout seul, je gratte le plancher. Je suis un autre. Je m'étonne moi-même d'être ainsi habité par un double qui attend le coucher du soleil pour me narguer et m'empêcher de tomber dans le puits du sommeil. Le sommeil est une question de chute dans le vide, dans l'inconnu. Je résiste. Mon corps se raidit, mes dents se serrent (je porte des gouttières pour protéger mes dents qui ont tendance

à s'entrechoquer et à grincer); je refuse la nuit. Heure après heure, je voyage dans mon lit, changeant de position comme si mon corps était allongé sur une planche à clous. Je ne supporte pas le bruit feutré de la sonnerie du réveil. À quoi sert un réveil quand on ne dort pas? Je pourrais intuitivement donner l'heure à n'importe quel moment de la nuit. Un jour je l'ai cassé, ça n'a pas résolu mon problème. C'était un réveil fabriqué en Chine. J'en ai acheté un autre, *made in Germany*. Il fait moins de bruit. Les objets sont mauvais. La nuit, le bois dont est fait mon lit travaille. Il se dilate, s'étire, et craque soudain. Je sursaute. Je suis seul. Le temps où je partageais mon lit est loin. C'est si beau pourtant de dormir enlacé à l'être qu'on aime. Mais n'étant presque jamais apaisé, je ne prends pas le risque de dormir avec une femme. Je ne peux parvenir à m'endormir que lorsque je suis seul. Je refuse de partager mes insomnies avec qui que ce soit. Mes nuits sont un calvaire et je résiste à mon corps défendant.

Avec Catherine, ma femme, nous faisons chambre à part. Notre amour était tendre, il s'était transformé en quelque chose de précieux où la sexualité avait été dépassée. Elle savait que je fréquentais d'autres femmes; elle feignait de l'ignorer. J'étais discret et il m'arrivait de me sentir coupable. Mais ma lâcheté était plus forte que ma culpabilité. Un matin, elle

ne s'est pas réveillée. Comme je le faisais deux fois par semaine, je lui apportai le petit déjeuner au lit. Elle aimait cette attention. Je la réveillais toujours en musique — elle adorait Mozart —, glissant un CD dans la chaîne puis ouvrant les rideaux. Ce jour-là, je crus d'abord qu'elle dormait profondément. Je m'approchai d'elle et lui caressai la joue. Elle était glacée. Je la secouai, renversai, en m'agitant, le plateau du petit déjeuner sur le lit, du café brûlant se répandit sur ses cuisses, mais c'est moi qui hurlais...

Morte à quarante-huit ans dans son sommeil. Son cœur s'est arrêté. Tout simplement. J'ai mis plusieurs années avant de m'en remettre. Notre complicité était magnifique. Notre amour avait quelque chose de rare, de paisible et de profond. Elle me disait : je supporterais tout, sauf que tu tombes amoureux d'une autre...

La mort brutale rend le deuil impossible. J'ai horreur de l'expression « travail de deuil ». Quel travail ? Et pourquoi charger le temps d'éloigner de nous l'être qu'on a aimé ? Afin de vivre mieux ? Tant qu'on se souvient de cet être, il est vivant, dans notre cœur, dans nos souvenirs, dans ce que nous sommes, ce qui fait de nous mémoire et oubli. J'ai changé de maison et abandonné tout ce qu'avait connu cette épouse que j'ai tant aimée. Je ne voulais pas que les lieux et objets gâchent mes souvenirs. J'ai failli changer aussi de pays, mais mon travail de recherche ne pouvait se faire qu'à Paris.

Le tournant

Cinq ans après la mort de ma femme, ma vie a pris un tournant. Mon corps soudain a changé. Son fonctionnement, son rythme, sa respiration. La modification s'est opérée de l'intérieur. Mon esprit aussi a été brutalement malmené par ce qui est arrivé. Pour une fois, pas de divorce entre le corps et l'esprit. Ils sont chez moi tous les deux en mauvais état, secoués, dérangés. Mon corps est à présent une pauvre chose tombée à terre et que l'esprit peine à relever.

Voilà : je ne bande plus. Ma verge est morte, réduite à une vague présence sans vie, sans chaleur, un truc qui pendouille, une peau ridée par où passe l'urine, l'urine et rien d'autre. Je n'ai plus de sperme. Rien. Pas de liquide séminal. « De toute façon, il ne vous servirait plus à rien. Vous n'avez pas l'intention de faire des enfants, n'est-ce pas ? », m'a-t-on dit.

Terminus. Ma vie sexuelle ressemble à présent au hall de n'importe quelle gare. Un vent glacial le

traverse, des voyageurs courent pour attraper un dernier train, des amoureux s'embrassent. Des clochards de plus en plus jeunes traînent et parlent à leur chien. Il fait froid, il fait hideux, il fait malheur, un drame silencieux, une souffrance muette. Je n'ai plus la notion de la géographie. Que je sois à Paris, à Genève ou à Alger, je ne sens plus la différence. Mon souffle s'est éteint. Il est suspendu. Le sang qui gonfle le pénis ne passe plus. Il est prévu qu'il revienne, mais pas tout de suite. Pour l'instant il est en panne. Les petits nerfs ont été étirés, certains se sont cassés, la préservation de ces bandelettes nerveuses n'est pas assurée à cent pour cent. Il faut du temps pour qu'elles se reconstituent. C'est ce qu'on m'a dit. Question de statistiques. 70 % de chances pour que ça reparte. Je me vois dans les 30 % restants. Forcément. Pour un mathématicien, je suis servi. Il faut attendre. J'attends sans attendre. J'ai dépassé le cap des cinquante ans ; je me projette facilement dans le temps, je me vois déjà à soixantedix ans. J'observe le bonheur qui se lit sur le visage de mon chef de département qui, à plus de soixante-quinze ans, vient de se remarier avec une femme beaucoup plus jeune que lui. Apparemment sa prostate ne lui fait pas de misères. En vérité, j'ai cinquante-six ans. On me dit souvent que je ne les fais pas. Faire son âge ! Moi je ne fais rien. Je souffre en silence et me résous à ne plus avoir de sexualité, moi qui ai passé ma vie à courir les femmes, cela m'a même valu une réputation auprès de mes collègues de bureau.

Moi qui aime me laisser aimer, qui adore les accueillir comme des fruits du paradis tombés entre mes mains, j'abdique, je dépose les armes, je m'incline, je ne suis plus un homme. Je n'ai pas le choix. Cela m'est arrivé sans vraiment prévenir. J'ai pourtant toujours fait attention à ma santé. Je ne suis pas hypocondriaque, mais je contrôle régulièrement les principaux rouages de ma machine. Je suis dans la prévention. Certains chiffres sont trompeurs. Mon taux sur une prise de sang appelé PSA (*prostate specific antigen*) n'était pas très élevé, il était même en dessous du seuil critique.

Si je n'avais pas participé à un colloque à Athènes consacré à « Médecine et mathématiques », je n'aurais probablement pas été opéré ni sauvé. C'est là que j'ai rencontré le professeur J. F. Une amitié immédiate est née entre nous. Je savais qu'il était considéré comme l'un des meilleurs, sinon le meilleur urologue de Paris. À mon retour, je vais le consulter, comme il me l'avait spontanément proposé. Nos origines bretonnes nous rapprochent très vite. Nous parlons de nos passions communes pour l'alpinisme, pour la marche et le champagne. Il aurait voulu être mathématicien et moi médecin. Mais je suis bien trop sensible ou plutôt trop rêveur. Il m'examine, me prescrit des analyses. Tout va bien, rien à signaler.

Et puis un beau jour, il m'appelle : passe me voir, j'ai quelque chose à te dire. Il a mes derniers résultats. C'est le mois de mai. Tout se passe très vite. Sur une

ordonnance est inscrit le programme qui m'attend : toucher rectal, échographie, biopsie, IRM...

Le 4 juillet, me voilà sur une première table d'opération. Mon rectum est disponible ; c'est la voie par laquelle passent les outils d'exploration, sonde ultrason et autre ballon étalant la prostate. Couché sur le côté, j'ai le cul bien en place pour l'introduction d'un appareil qui voit et montre. J'imagine ce que fait cet outil à l'intérieur, ce qu'il cherche, ce qu'il note. Je n'arrive pas à penser à autre chose. Mon esprit est branché sur cet instant précis où je devine ce qui se passe dans mon corps. On ne peut pas penser à rien. J'imagine et je vois des images sombres, des plans rapides comme dans un film en accéléré, je crois percevoir un couloir qui mène vers la lumière.

Une semaine après, pour la biopsie, je suis installé jambes en l'air, comme une femme pour un accouchement. Ma prostate a été divisée en douze parts, une sorte de gros et long stylo muni d'une aiguille y prélève des carottes comme sur un terrain d'intérêt géologique. Dououreux? Même pas. Tout au plus désagréable. Je me dis que, devant un pareil traitement, la partie méchante va se décourager ou qu'elle va jaillir comme un geyser de pétrole et s'enfuir de moi. Je me fais des idées. Il faut bien occuper son esprit au moment où la science s'occupe de vous.

À cet instant toutes mes pensées sont projetées vers

l'avenir. Et si l'examen précis des douze prélèvements s'avérait positif? Et si l'appréhension du professeur J. F. se révélait juste? Connu pour ne pas se tromper de diagnostic, il m'a préparé à l'intervention. Je comprends soudain que notre amitié est un handicap. Ses paroles avant la biopsie me reviennent soudain : « Ce n'est pas moi qui ferai l'intervention. Je te laisse entre les mains du docteur Alvarez, il en fait tous les jours, moi, je risque d'être ému... » Pourquoi serait-il ému? Un chirurgien qui a peur de ses émotions...

Le docteur Alvarez, lui, n'est pas mon ami. Il arrive souriant et me dit : « On en a pour quelques minutes, détendez-vous. » C'est lorsqu'on vous demande de vous détendre que tout se bloque et qu'on ne contrôle plus ses nerfs. L'appareil qui prélève est introduit au fond du rectum; il est froid, c'est du métal; chaque fois qu'il s'empare d'un morceau, on entend un claquement comme un coup de fouet. Douze claquements secs dans un silence total. Douze pincements. Personne ne parle. Je ferme les yeux et j'essaie de ne penser à rien. Il est difficile de vider son esprit et d'atteindre le rien. Je suis plein d'images. Je suis ailleurs. Pas vraiment. Une infirmière me demande de ne pas bouger. On prend dans ma prostate douze morceaux qui ne m'appartiennent plus; ils étaient chauds, vivants, maintenant ils sont dans le formol pour examen. Ma chair n'est plus à moi. Mon corps non plus. J'ai l'impression que je l'ai donné à la science.

La petite opération n'a pas duré plus d'un quart

d'heure. Je me dis : ils auraient pu faire ça sous anesthésie générale, puis je me lève, j'ai un peu mal, je suis gêné, je me rhabille et j'essaye d'oublier. Je suis assez soulagé d'avoir passé cette étape. Je m'arrête devant une plante et je palpe une feuille. Horreur ! Elle est en plastique. Ce n'est pas bien grave. J'observe les autres patients qui attendent leur tour, je me compare à eux, je devine leur âge. Un Africain, grand, musclé, on dirait un de ces sportifs qui battent des records. Je me dis : lui aussi ! Ensuite mon regard se pose sur un homme plus âgé, sa femme lui tient la main, il a la tête baissée comme s'il avait perdu quelque chose. Puis un autre homme, petit, racé, la peau bronzée, il porte autour du cou un bijou représentant la Corse, il est seul, lit *Nice-Matin* à la page Sports. Un homme grand et sec, en tenue de sport, attend aussi en lisant un roman policier. Il est complètement absorbé par sa lecture. J'aimerais lui demander de me raconter cette histoire qui le passionne tant. Je détourne le regard. Une aide-soignante bien enrobée passe et me frôle. Ça me laisse indifférent. C'est la première fois que je ne ressens à ce point aucun désir. Drôle de sensation. Apparemment j'ai déjà évacué la libido. Je vais peut-être un peu vite en besogne. Je suis déjà en train de me préparer pour l'étape suivante.

La prochaine étape c'est l'IRM. Encore une découverte. Je me dis « ièrème », je répète ces trois lettres et j'ai une très vague idée de ce qu'elles désignent. Je déteste les abréviations. Imagerie par résonance

magnétique. Les images qui en sont issues résultent de gigantesques programmes informatiques exclusivement dédiés à l'exploration du vivant. Moi qui me plaignais de la sécheresse des mathématiques; elles ne sont pas rancunières. Je fais les cent pas dans la salle d'attente. Je suis incapable de me concentrer. Je suis un autre, ma mémoire vacille, tout vacille. Je me dis : qu'est-ce qui m'arrive? Je pense à Catherine et j'ai envie de pleurer. Je fixe le mur et j'essaye de lire une affichette où un jeune homme sourit avec cette phrase, écrite en dessous : «Je suis amoureux, je fais le test.» Je me dis : mais moi je ne suis amoureux de personne. Je mets du temps avant de réaliser qu'il s'agit d'une campagne contre le sida. Je me souviens de la première fois où j'ai fait le test de dépistage du VIH. J'ai reçu une lettre me convoquant chez un médecin. J'ai eu peur, très peur. À l'époque on chargeait le médecin traitant d'annoncer le résultat. Négatif. J'en avais été soulagé et j'étais devenu un militant du dépistage, j'avais même donné de l'argent à des associations de prévention. Là, c'est autre chose. On va passer mon bassin au crible. Je suis assis et je n'ai aucune envie de lire le livre d'un médecin qui raconte comment il est en train de vaincre son cancer. Son bel optimisme vient d'être réduit à néant : il s'est éteint cette nuit à l'âge de cinquante-quatre ans, je l'ai entendu à la radio juste avant de partir faire mon examen ! J'oublie exprès le livre sur la banquette et je me lève quand une infirmière m'appelle.

L'IRM, m'a-t-on expliqué, va servir à confirmer une petite anomalie suspecte détectée à l'étape précédente. J'attends encore deux heures avant que mon tour n'arrive pour passer cet examen sophistiqué. Je suis impressionné par l'avancée de la technique et de la science. Je pense à l'état de la médecine quelques décennies auparavant. Je me dis : l'humanité est formidable, elle est capable du pire mais aussi du meilleur. Dans la salle d'attente, je viens d'entendre un brave Algérien, la soixantaine fatiguée, décrire à sa femme, qui l'avait attendu patiemment, l'examen qu'il vient de subir.

«J'avais le choix entre la tombe et la fusée.» Il parle de manière si distincte que tout le monde peut l'entendre. Voyant que son épouse ne comprend pas ce qu'il veut dire, il se met à lui raconter les choses en détail : «On m'a retiré mes vêtements, j'ai gardé mon slip. Je me suis couché dans une sorte de civière, un tube comme celui des gens qui vont sur la Lune. On m'a attaché et, surtout, on m'a mis des casques sur les oreilles. Au début, il y avait de la musique, ensuite un bruit assourdissant par intermittence. La civière s'est mise à avancer lentement et à entrer dans un tunnel, ma tête touchait presque le plafond. Ça avançait, ça tournait, ça revenait, je ne sentais rien, ni piqûre ni pression, c'était comme une promenade dans le tunnel de la mort. Je crois que c'est ça le chemin que notre âme emprunte pour retrouver Dieu. C'était interminable. À quoi je pensais? Aux enfants... et

à toi. Oui, je l'avoue, c'est la première fois que j'ai pensé à toi. Et puis j'ai senti la mort me frôler comme l'aile d'une hirondelle... Ce n'était pas le printemps, ni l'hiver, je crois que c'était l'été, car il faisait chaud dans la cabine étroite. J'avais les yeux fermés en permanence ; il n'y avait rien à voir. Tout mon corps a été fouillé, ils ont tout vu, analysé, je suis comme neuf. L'IRM, c'est comme une radio totale, qui photographierait tous les membres du corps, même les plus enfouis à l'intérieur de moi... Drôle d'impression. Bon, c'est fait, maintenant faut attendre ce que va dire le médecin. Allez viens, on s'en va, je me sens étrange. Je ne sais plus quand on aura les résultats, demande à la dame quand on doit revenir voir le docteur... »

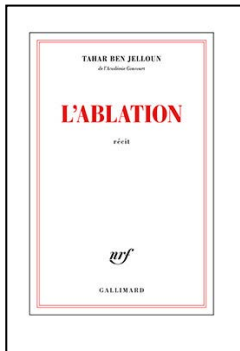
Son épouse lui a donné le bras, j'ai noté tout de suite ce geste tendre à son égard. C'est seulement après qu'elle a passé son sac sur son épaule, et ajusté son foulard sur la tête avant de quitter la salle d'attente avec lui sans se retourner vers nous. Je les voyais de dos et j'imaginai leur complicité, leur amour. C'est alors que l'image de Catherine a surgi comme dans un flash. Elle me tendait la main. Je faillis me lever et la suivre. Je baissai les yeux et essuyai une larme. Si elle avait été là, je me serais senti plus fort face à cette épreuve. Veuf et inconsolable.

J'obéis au médecin. Je suis comme un automate. Je n'ai aucune appréhension. Je ne suis pas claustrophobe. Je suis les indications et me laisse analyser par ce grand appareil qui fait des miracles. Dedans mes

L'ÉCRIVAIN PUBLIC, 1983 (Points-Seuil)
HOSPITALITÉ FRANÇAISE, 1984, nouvelle édition en 1997 (Points-Seuil)
L'ENFANT DE SABLE, 1985 (Points-Seuil)
LA NUIT SACRÉE, 1987 (Points-Seuil). Prix Goncourt
JOUR DE SILENCE À TANGER, 1990 (Points-Seuil)
LES YEUX BAISSÉS, 1991 (Points-Seuil)
LA REMONTÉE DES CENDRES, suivi de NON IDENTIFIÉS, édition bilingue,
version arabe de Kadhim Jihad, 1991 (Points-Seuil)
L'ANGE AVEUGLE, 1992 (Points-Seuil)
L'HOMME ROMPU, 1994 (Points-Seuil)
ÉLOGE DE L'AMITIÉ, Arléa, 1994; réédition sous le titre ÉLOGE DE L'AMITIÉ,
OMBRES DE LA TRAHISON (Points-Seuil)
POÉSIE COMPLÈTE, 1995
LE PREMIER AMOUR EST TOUJOURS LE DERNIER, 1995 (Points-Seuil)
LA NUIT DE L'ERREUR, 1997 (Points-Seuil)
LE RACISME EXPLIQUÉ À MA FILLE, 1998; nouvelle édition, 2009.
L'AUBERGE DES PAUVRES, 1999 (Points-Seuil)
CETTE AVEUGLANTE ABSENCE DE LUMIÈRE, 2001 (Points-Seuil). Prix
Impac 2004
L'ISLAM EXPLIQUÉ AUX ENFANTS, 2002
AMOURS SORCIÈRES, 2003 (Points-Seuil)
LE DERNIER AMI, 2004 (Points-Seuil)
LES PIERRES DU TEMPS ET AUTRES POÈMES, 2007 (Points-Seuil)

Chez d'autres éditeurs

LES AMANDIERS SONT MORTS DE LEURS BLESSURES, Maspero, 1976
(Points-Seuil). Prix de l'Amitié franco-arabe, 1976
LA MÉMOIRE FUTURE, Anthologie de la nouvelle poésie du Maroc, Maspero,
1976
À L'INSU DU SOUVENIR, Maspero, 1980
LA FIANCÉE DE L'EAU suivi de ENTRETIENS AVEC M. SAÏD HAMMADI,
OUVRIER ALGÉRIEN, Actes Sud, 1984
ALBERTO GIACOMETTI, Flohic, 1991
LA SOUDURE FRATERNELLE, Arléa, 1994
LES RAISINS DE LA GALÈRE, Fayard, 1996
LABYRINTHE DES SENTIMENTS, Stock, 1999 (Points-Seuil)



L'Ablation
Tahar Ben Jelloun

Cette édition électronique du livre
L'Ablation
de Tahar Ben Jelloun a été réalisée le 10 décembre 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en décembre 2013
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 978-2-07-014412-9 – Numéro d'édition : 262262).

Code sodis : N60575 – ISBN : 978-2-07-253009-8
Numéro d'édition : 262264